

le préquel du best-seller
nous les menteurs

famille de men- teurs

e. lockhart



le préquel du best-seller
nous les menteurs

famille de men- teurs

E. Lockhart

Famille
de menteurs

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marie Chuvin et Laetitia Devaux

GALLIMARD JEUNESSE

Pour Hazel

GALLIMARD JEUNESSE

5, rue Gaston Gallimard, 75007 Paris

www.gallimard-jeunesse.fr

Titre original : *Family of Liars*

Édition originale publiée aux États-Unis par Delacorte Press,
une filiale de Random House Children's Books,
un département de Penguin Random House LLC,
New York, 2022

© Lockhart Ink, 2022, pour le texte
© Getty Image et Shutterstock.com pour la couverture
© Éditions Gallimard Jeunesse, 2023,
pour la traduction française
© Éditions Gallimard Jeunesse, 2024,
pour la présente édition

Cet ouvrage est une œuvre de fiction. Les noms,
personnages, lieux et incidents sont le fruit de
l'imagination de l'auteur ou utilisés de manière fictive.
Toute ressemblance avec des personnes réelles,
vivantes ou décédées, à des événements ou
à des lieux réels est totalement fortuite.

Couverture : Angela Carlino

Chers lecteurs,

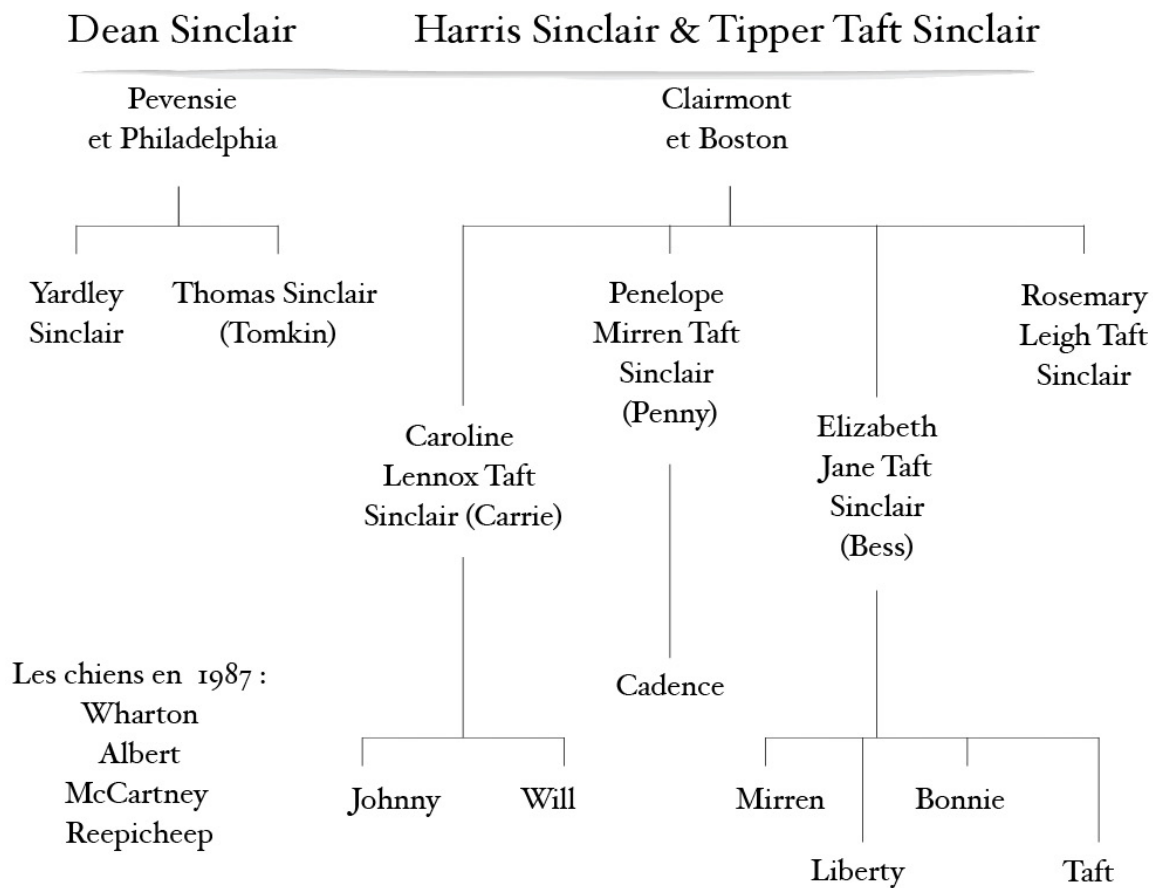
Ce texte divulgue certains éléments du roman *Nous les menteurs*.

Je vous aime et je l'ai écrit pour vous – avec plein d'ambition et de café noir.

Baisers,

E

Arbre généalogique de la famille Sinclair



1. Dean Sinclair, Pevensie et Philadelphia

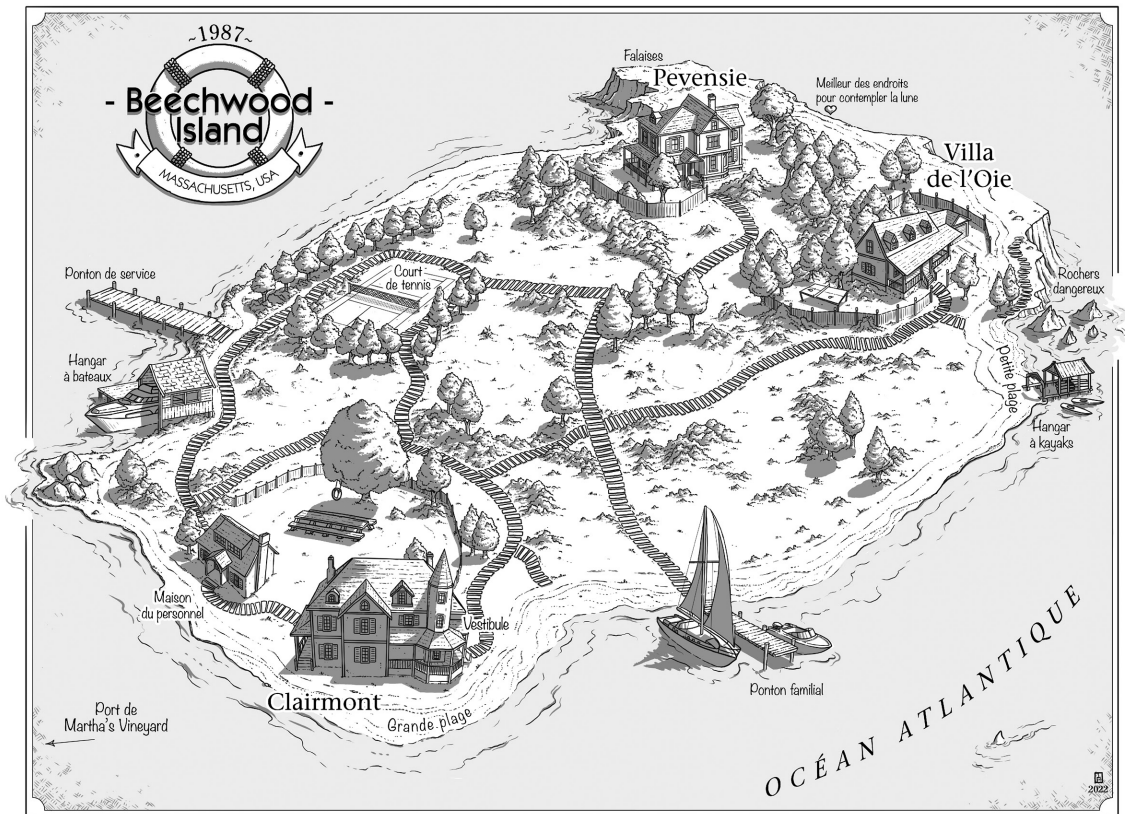
1. Yardley Sinclair

2. Thomas Sinclair (Tomkin)

2. Harris Sinclair et Tipper Taft Sinclair (Clairmont et

Boston).

1. Caroline Lennox Taft Sinclair (Carrie).
 1. Johnny
 2. Will
 2. Penelope Mirren Taft Sinclair (Penny).
 1. Cadence
 3. Elizabeth Jane Taft Sinclair (Bess).
 1. Mirren
 2. Liberty
 3. Bonnie
 4. Taft
 4. Rosemary Leigh Taft Sinclair
3. Les chiens en 1987
 1. Wharton
 2. Albert
 3. McCartney
 4. Reepicheep



Première partie
UNE HISTOIRE POUR JOHNNY

Mon fils Johnny est mort.

Il s'appelait Jonathan Sinclair Dennis. Il avait quinze ans.

Il est mort dans un incendie. Je l'aime, je lui ai fait du tort et il me manque. Il ne grandira jamais, il n'aura jamais d'amoureuse ni d'amoureux, il ne s'entraînera plus jamais pour une nouvelle compétition, il ne visitera jamais l'Italie comme il en avait tellement envie, il ne fera jamais le tour de montagnes russes où vous avez la tête en bas. Jamais, jamais, jamais rien de tout ça.

Pourtant, il continue à venir me voir assez souvent dans ma cuisine sur Beechwood Island.

Je le découvre tard le soir quand je n'arrive pas à dormir et que je descends me servir un whisky. Il ressemble toujours à ce qu'il était à quinze ans. Ses cheveux blonds sont touffus et en bataille. Il a un coup de soleil sur le nez. Il a les ongles rongés et, en général, il porte un short de sport et un sweat à capuche. Parfois aussi son coupe-vent bleu à carreaux, car il arrive qu'il fasse froid dans la maison.

Je le laisse boire du whisky parce que, de toute façon, il est mort. Ça ne peut lui faire aucun mal, n'est-ce pas ? Mais souvent, il préfère un chocolat chaud. Le fantôme de Johnny aime s'asseoir sur le comptoir et balancer ses jambes pour qu'elles cognent contre les placards en dessous. Il sort les jetons du vieux Scrabble et compose avec des dictons sur le plan de travail pendant qu'on discute. « Ne jamais rien manger qui dépasse la taille de ses fesses. Ne jamais s'estimer vaincu. Toujours être un peu plus gentil que nécessaire. » Des trucs comme ça.

Il réclame souvent que je lui raconte des histoires de notre famille.

– Parle-moi votre de adolescence, me demande-t-il ce soir. À tante Penny, tante Bess et toi.

Je n'aime pas revenir sur cette période.

– Qu'est-ce que tu veux savoir ?
– Ce que tu veux. Ce que vous faisiez. Vos aventures. Ici sur l'île.
– Les mêmes choses que maintenant. Des sorties en bateau. On nageait. On jouait au tennis, on mangeait des glaces et on préparait des barbecues pour le dîner.

– Vous vous entendiez bien, à l'époque ?

Il parle de mes sœurs Penny et Bess, et de moi.

– Jusqu'à un certain point.

– Vous aviez eu des problèmes ?

– Non, dis-je.

Puis :

– Si.

– Pourquoi ?

Je secoue la tête.

– Allez, dis-moi, insiste-t-il. C'est quoi le pire que vous ayez fait ?
Allez, tu peux me le dire.

– Non ! je réponds en riant.

– Allez ! S'il te plaît ! Le pire que vous avez fait, à l'époque. Ton pauvre fils mort veut tous les détails sordides.

– Johnny.

– Ça ne peut pas être terrible à ce point, lance-t-il. Tu n'as pas idée de ce que j'ai vu à la télé. C'est forcément pire que tout ce que vous auriez pu commettre dans les années quatre-vingt.

Je crois que Johnny me hante parce qu'il ne trouvera pas le repos tant qu'il n'aura pas de réponses. Il continue à me questionner sur notre famille, les Sinclair, pour comprendre cette île, ses habitants et notre façon de vivre. Notre histoire.

Il veut savoir pourquoi il est mort.

Je lui dois cette histoire.

– D'accord, lui dis-je. Je vais te raconter.

Mon nom complet est Caroline Lennox Taft Sinclair, mais on m'appelle Carrie. Je suis née en 1970. Voici l'histoire de mon dix-septième été.

C'est l'année où les garçons étaient venus à Beechwood Island pour les vacances. Et l'année où j'ai vu un fantôme pour la première fois.

Cette histoire, je ne l'ai jamais racontée à personne, mais je crois que c'est celle que Johnny veut entendre.

« Vous aviez eu des problèmes ? Allez, dis-moi. C'est quoi le pire que vous ayez fait ? Allez, tu peux me le dire. »

Parler de cet été-là va être douloureux. Je ne suis pas sûre d'y parvenir, mais je vais essayer.

Parce que, voyez-vous, j'ai été une menteuse toute ma vie.

Dans notre famille, cela n'a rien d'exceptionnel.

Deuxième partie
QUATRE SŒURS

Mon enfance est imprégnée du brouillard de ces matins d'hiver bostoniens où mes sœurs et moi portions des bottes et des bonnets en laine qui nous grattaient. La journée à l'école en uniforme – un épais cardigan bleu marine et une jupe plissée. Puis la fin d'après-midi dans notre grande maison en brique, à faire nos devoirs devant la cheminée. Si je ferme les yeux, j'ai encore le goût du cake à la vanille et la sensation de mes doigts poisseux. La vie ressemblait aux contes de fées qu'on lit le soir pour s'endormir, pyjamas en flanelle et golden retrievers inclus.

Nous étions quatre filles. L'été, nous le passions sur Beechwood Island. Je me revois plonger dans les vagues tumultueuses de l'océan avec Penny et Bess tandis que notre mère et Rosemary encore bébé restaient sur la plage. Nous ramassions des méduses et des crabes dans un seau bleu. Il y avait le vent et le soleil, les petites disputes, le jeu de la sirène, la collection de galets.

Tipper, notre mère, organisait des soirées merveilleuses pour tromper sa solitude. À Beechwood Island, en tout cas. Pourtant, nous avions souvent des invités et aussi, pendant quelques années, Dean, le frère de mon père et ses enfants ; mais ma mère n'était jamais aussi heureuse que lors de ses dîners de bienfaisance et de ses longs déjeuners avec ses chères amies. Elle aimait les gens et elle savait y faire. Sur cette île presque déserte, elle parvenait à se distraire en organisant des fêtes, même quand il n'y avait aucun visiteur.

Quand nous étions encore petites, le 4 juillet, nos parents nous emmenaient à Edgartown. C'est un village de pêcheurs tout en palissades blanches à Martha's Vineyard. On allait chercher des palourdes frites avec de la sauce tartare dans de petits cornets en papier, puis de la limonade au stand devant l'ancienne église des baleiniers. Et on s'installait sur des chaises de jardin pour manger le

temps que le défilé commence. Les entreprises locales avaient chacune leur char. Les collectionneurs de voitures anciennes klaxonnaient fièrement. Les pompiers de l'île paradaient sur leurs antiques véhicules. Un orchestre d'anciens combattants jouait des marches de Sousa et ma mère chantait toujours : « Soyez gentils avec vos amis à plumes / Car une cane pourrait être la mère d'une connaissance. »

On n'attendait jamais le feu d'artifice. On rentrait en bateau à Beechwood Island et on courait depuis le ponton familial jusqu'à la vraie fête.

La véranda de la maison Clairmont était ornée de guirlandes, et la grande table de pique-nique sur la pelouse recouverte d'une nappe bleu et blanc. On mangeait des épis de maïs, des hamburgers et de la pastèque. Il y avait un gâteau en forme de drapeau américain constellé de myrtilles et de framboises. C'était toujours ma mère qui le décorait, et c'était le même gâteau tous les ans.

Après le dîner, elle nous distribuait des cierges et nous paradiions à travers l'île sur les promenades en bois qui reliaient les maisons entre elles, en chantant à tue-tête. *America the Beautiful, This Land is Your Land, Be Kind to Your Fine Feathered Friends.*

Puis nous nous dirigions dans le noir vers la grande plage. Le gardien de l'époque, qui s'appelait Demetrios, déclenchait les feux d'artifice. Toute la famille les regardait assise sur des plaids en coton, les adultes avaient un verre où s'entrechoquaient des glaçons.

Bref. C'est difficile de croire que j'aie pu être un jour à ce point aveuglément patriote, mais mes parents pourtant très éduqués l'étaient. Et les souvenirs, eux, sont toujours là.

Il m'est pour la première fois venu à l'esprit que j'étais différente des autres membres de la famille un certain après-midi de l'été de mes quatorze ans. C'était en août 1984.

Nous étions à Clairmont depuis le mois de juin. La maison portait le nom de l'école que Harris, notre père, fréquentait dans son enfance. Oncle Dean et mes cousins occupaient Pevensie, du nom de la famille dans *Narnia*. Une nounou dormait à la villa de l'Oie. La petite maison du personnel était réservée à la gouvernante, au jardinier et quelques

autres employés occasionnels, mais seule la gouvernante y dormait tous les soirs. Les autres rentraient sur le continent.

J'avais passé la matinée dans l'eau avec mes sœurs et ma cousine Yardley, puis nous avons déjeuné de sandwiches au thon et au céleri qui sortaient de la glacière posée aux pieds de ma mère. Fatiguée par l'exercice et le repas, je me suis allongée en posant une main sur Rosemary. Elle faisait la sieste à côté de moi sur la couverture, ses bras de huit ans constellés de piqûres de moustique et ses jambes recouvertes de sable. Rosemary était blonde comme nous, avec des boucles toujours emmêlées. Ses joues à la peau de pêche étaient douces, ses membres maigres. Elle avait des taches de rousseur, un léger strabisme, un rire niais. Notre Rosemary. Elle n'était que confiture de fraises, croûtes aux genoux et une petite main dans la mienne.

Je somnolais pendant que mes parents discutaient un peu plus loin dans des transats sous un parasol blanc. J'ai été réveillée par un mouvement de Rosemary dans son sommeil et je suis restée immobile, les yeux fermés, à sentir son souffle sur mon bras.

– Ça n'en vaut pas la peine, disait ma mère. Ça ne vaut pas le coup.

– Pourquoi devrait-elle se traîner un problème qu'on peut aisément résoudre ? a demandé mon père.

– La beauté, certes, c'est important, mais ça ne fait pas tout. Toi, tu la vois comme essentielle.

– On n'est pas en train de parler de beauté, mais d'aider quelqu'un à qui ça donne un air idiot. Elle a l'air d'une demeurée.

– Pourquoi tu es si dur ? Ce n'est pas la peine de le formuler comme ça.

– Je suis réaliste.

– Tu te soucies trop de l'opinion des gens. Tu devrais tourner ça en dérision, plutôt.

– C'est une intervention chirurgicale courante. Le médecin s'y connaît.

Le bruit de ma mère qui allumait une cigarette. Tous les adultes fumaient, à l'époque.

– Tu fais fi de l'hospitalisation, a avancé Tipper. De l'alimentation liquide, des gonflements, tout ça. La douleur que ça va provoquer.

Mais de qui parlaient-ils ?

De quelle intervention chirurgicale ? Pourquoi de l'alimentation liquide ?

– Elle ne mastique pas normalement, a dit Harris. C'est un fait. Et il n'y a « pas d'échappées, que des percées ».

– Ne me sors pas du Robert Frost maintenant.

– C'est la fin qu'il faut voir, pas les moyens. Ça serait bien qu'elle puisse...

Il a marqué un temps d'arrêt, dans lequel Tipper s'est engouffrée.

– Pour toi, la douleur s'assimile à une séance d'entraînement. C'est un effort. Un combat à mener.

– Quand on fait des efforts, ils sont récompensés.

Une bouffée de cigarette. L'odeur de la fumée qui se mélangeait à l'air marin.

– Toutes les douleurs ne sont pas utiles, a dit Tipper. Parfois, ce n'est que de la douleur.

Un silence.

– On ne devrait pas mettre de la crème solaire à Rosemary ? Elle est en train de rougir.

– Ne la réveille pas.

Encore un silence. Puis :

– Carrie est belle comme ça, a tranché Tipper. Ils devront tailler dans l'os, Harris. Tailler dans l'os.

J'ai cessé de respirer.

Ils parlaient de moi.

Avant nos vacances sur l'île, j'avais eu rendez-vous chez un orthodontiste, puis un chirurgien maxillo-facial. Ce qui ne m'avait pas inquiétée. Je n'y avais prêté presque aucune attention. Au collège, la moitié des élèves portaient un appareil dentaire.

– Elle n'a pas besoin de vivre avec ce défaut, a dit Harris. À l'heure actuelle, son visage joue contre elle. Elle mérite de ressembler à une Sinclair en ayant l'air forte à l'extérieur parce qu'elle est forte à l'intérieur. Et s'il faut faire ça pour elle, eh bien, on le fait.

Je me suis rendu compte qu'ils allaient me briser la mâchoire.

Remerciements

C'est grâce à de nombreuses personnes que ce livre existe et qu'il est diffusé dans le monde : Colleen Fellingham, Dominique Cimina, Rebecca Gudelis, Mary McCue, John Adamo, Christine Labov, Barbara Marcus, Adrienne Waintraub, et tous les membres de l'équipe de Penguin Random House, je vous suis très reconnaissante de votre soutien et de votre travail acharné. Beverly Horowitz, mon éditrice, c'est vrai pour toi à la puissance mille. Elizabeth Kaplan, Jonathan Ehrlich et Kassie Evashevski, merci pour vos avis à la fois fermes et créatifs. Toute ma gratitude va au personnel d'Allen & Unwin et de Hotkey pour leur enthousiasme et leur soutien dès le début.

Dès les premiers stades de l'écriture de ce livre, Len Jenkin a travaillé avec moi sur l'idée d'un roman policier. Les premières lectures d'Ivy Aukin, Gayle Forman et Sarah Mlynowski ont été très instructives, et Gayle m'a donné le coup de pouce dont j'avais besoin pour mettre ce projet en route. Bob a été formidable. Hazel Aukin m'a laissée utiliser et réécrire certaines de nos plus belles conversations. La famille Minkinnen-Bourne m'a autorisée à coucher sur le papier leurs blagues graveleuses sur les saucisses. Daniel a toujours été là et m'a soutenue tout du long. Les chats ont été parfaitement inutiles, mais je leur suis quand même reconnaissante.

E. LOCKHART est l'autrice du best-seller international *Nous les menteurs*. Elle a également inventé la nouvelle superhéroïne Whistle pour DC Comics. Son roman *The Disreputable History of Frankie Landau-Banks* lui a valu le Printz Award Honor Book, le Cybils Award du meilleur roman pour jeunes adultes et a été finaliste du National Book Award. Plébiscité par les plus grands auteurs, de John Green à Gayle Forman en passant par Ruta Sepetys et Maureen Johnson, *Nous les Menteurs* a bénéficié d'un accueil dithyrambique auprès des lecteurs, sur les réseaux sociaux et dans la presse, tout comme son préquel, *Famille de menteurs*.

EmilyLockhart.com/

Sur Instagram : [@elockhart.com](https://www.instagram.com/elockhart)

Sur X : [@elockhart](https://twitter.com/elockhart)

De la même autrice chez Gallimard Jeunesse :

[Nous les menteurs](#)

[Trouble vérité](#)

Table

[Couverture](#)

[Titre](#)

[Dédicace & Copyright](#)

[Note de l'autrice](#)

[Arbre généalogique de la famille Sinclair](#)

[Beechwood Island. Massachusetts, USA](#)

[Première partie. Une histoire pour Johnny](#)

[I](#)

[Deuxième partie. Quatre sœurs](#)

[2](#)

[Remerciements](#)

[L'autrice](#)

[Présentation](#)

[Achevé de numériser](#)

Famille de menteurs

E. Lockhart



**Un autre été, un autre secret :
le préquel du best-seller *Nous les menteurs*.**

Vous nous trouvez extraordinaires. Tragiques. Magnifiques. Vous pensez tout savoir sur nous, mais vous n'en savez pas la moitié. Nous ne vacillons pas, même lorsque nos amours nous trahissent. Nous ne nous écroulons pas, même lorsque nous perdons l'un des nôtres. Nous ne cassons pas, même lorsque le sang coule sur le sable. Et nous avons toujours été des menteurs.

Romance, suspense, fantômes, excès... Après *Nous les menteurs* - et seulement après! - remontez aux origines du drame familial sur l'île privée des Sinclair.

Cette édition électronique du livre
Famille de menteurs
d'E. Lockhart
a été réalisée le 29 avril 2024
par Melissa Luciani et Maryline Gatepaille
pour le compte des [Éditions Gallimard Jeunesse](#).
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage.
(ISBN : 978-2-07-521101-7 – Numéro d'édition : 631636).

Code produit : Q06553 – ISBN : 978-2-07-521102-4
Numéro d'édition : 631637

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications
destinées à la jeunesse.